

À George, dont la vie s'entremêle à la mienne

## Poème d'anniversaire

« le pittoresque  
lot commun » la lumière injustifiée

Où chacun est allé

Le sol du sentier lui-même  
Et les détritits vieillissent

Le bord éraflé d'une pelle  
Qui pourrait appartenir à n'importe qui

Nous sommes troublés par l'incrédulité  
Troublés par ces objets éraflés

De plus en plus familiers  
De plus en plus extrêmes

Que le chagrin  
Soit  
Pour être nôtre

Sans se boucher les yeux  
Tandis que les marées s'épuisent le long des plages  
dans la fine lessive des brisants

Et s'abandonner l'un l'autre

– de peur qu’il n’y ait plus rien

L’Indienne traversant le désert, le  
poisson-lune sous le bateau

Comment pouvons-nous dire comment tout cela est  
advenu, ces histoires, nos histoires

L’étendue, par son ampleur, comme une rédemption

Immobile et déchiquetée sur les collines de San Francisco

Le temps et la profondeur devant nous, paradis du réel,  
nous savons ce que cela représente

Découvrir à présent la profondeur, pas le temps  
puisque cela nous est interdit mais la profondeur

En sortir indemnes,                                    bien finir

Nous avons commencé à nous dire

Adieu l’un à l’autre

Et n’arrivons

Pas à parler

George Oppen \*

\* Traduit par Yves di Manno, dans George Oppen, *Poésie complète*,  
Série américaine, Éditions Corti, 2011, p. 255.

**1908-1917**

## **Commencement**

Dans notre album photographique, je possède des portraits de mes deux grands-mères, Mary Merchant et Emma La Marre. Je n'ai pas connu mon grand-père Colby, et, pour moi, c'est donc Mary Merchant qui, côté Colby, domine ma famille. Les Colby avaient quitté Deer Isle, dans le Maine, pour s'établir dans l'Ouest. À la Société historique de Deer Isle, j'ai lu un jour un récit de Laura Colby, qui, ayant reçu d'un bateau de passage un prospectus annonçant la victoire des Américains dans la guerre qui les opposait aux Anglais, se fit transporter en barque par ses fils jusque Castine, à une quinzaine de kilomètres, pour en informer l'Anglais qui commandait la place.

Gabriel Colby était banquier à Des Moines, Iowa, au temps de la guerre de Sécession, et, à sa mort, son épouse Mary se retrouva avec un fils de quinze ans, dix filles et mon père Ora, le petit dernier. Mary fit marcher la banque, s'enrichit pendant le conflit et survécut aux spéculations du temps de guerre, mais, à la fin, elle se retrouva sans capitaux pour entretenir les terres qu'elle possédait. Elle maria neuf de ses filles, mais garda auprès d'elle la dernière pour que celle-ci la soigne et lui survive. Une fois l'an, ma grand-mère Colby venait nous rendre visite pendant trois jours, et je sentais les

tensions entre elle et ma mère. Quand elle était à la maison, elle régentait toute la vie domestique.

Mon grand-père Thomas Conklin quitta le nord de l'État de New York pour s'engager dans l'armée de l'Union. À la fin de la guerre, sa dernière solde en poche, il partit à pied vers l'Ouest. Après avoir rencontré ma grand-mère Emma La Marr dans l'Ohio, il reprit sa marche jusqu'au Montana, où il prit une ferme près de Kalispell. Emma l'y rejoignit, et ils vécurent la vie de la Frontière. Grand-père, qui jouait du violon, créa une école de chant où tous les gens des quelques fermes environnantes venaient chanter. Ma mère avait gardé, de la vie à la ferme, le souvenir que tout le monde se tuait à la tâche. Grand-père se rendait en ville uniquement pour acheter ce qui ne poussait pas sur ses terres. À six ans, ma mère eut envie d'une robe de soie et d'une bague en or. « Ce n'est pas une bague en or qui va te tenir chaud, lui répliqua son père. Mais je t'achèterai une pièce de soie aussi longue que la pelure de pomme que tu pourras éplucher d'un seul tenant. »

Les fermes étaient vastes – celle de mon grand-père comptait 56 hectares de terre à blé. Tout un chacun avait le droit de demander au gouvernement qu'une terre lui soit concédée, à la seule condition de la faire fructifier, à savoir y construire une habitation, y vivre et la cultiver\*. On voit, sur une photographie, mon frère aîné bébé, assis avec les plus jeunes sœurs de ma mère devant la cabane en rondins familiale. Quelles dures et longues années mes grands-parents ont dû endurer dans cette cabane, à se battre contre la terre pour en tirer leur subsistance et celle de leurs quatorze enfants !

\* Une loi de 1862, le *Homestead Act*, concédait à tout citoyen américain une terre de 160 acres (environ 65 hectares) à condition qu'il s'engage à la cultiver pendant cinq ans. Il en sera de nouveau question au chapitre « France 1929-1932 ». (NdT)

Maman avait le même visage que sa mère, le visage de leurs aïeules normandes. Ce visage, je l'ai revu en Normandie – ces mêmes yeux tout bleus, ce robuste nez aquilin et ces hautes pommettes colorées qui brillent. Née Alice Carrie Conklin, Maman avait les traits de quelque lointain ancêtre viking. Elle se sentait libre et compétente, et, à la maison, régnait un climat d'égalité dans le travail. Mais, toute sa vie, elle a rêvé de diamants, et un manteau de fourrure était à ses yeux tout un symbole. Il me semble que, enfant, sa vie avait été riche en rebondissements ; pourtant, elle se sentait privée de quelque chose. Ayant quitté la ferme pour entrer dans un institut de formation des maîtres de l'est du pays, elle gagna de quoi vivre en travaillant chez ma grand-mère Colby, où elle faisait cuire le pain pour toute la maisonnée. À seize ans, elle décrocha son diplôme, puis son premier poste près de Cœur d'Alene, dans l'Idaho, où elle vécut dans une famille dont les enfants fréquentaient l'école où elle enseignait. Chaque jour, matin et soir, elle faisait l'aller et retour à cheval, montée en amazone. À dix-huit ans, elle épousa mon père Ora, qui en avait vingt-et-un, et ils allèrent s'installer à Big Fork, dans le Montana, où Ora avait été nommé receveur des postes. Alice fit la classe dans la toute première école de cette agglomération nouvelle.

Je crois que le frère aîné de mon père ne lui a jamais ouvert les portes de l'affaire familiale de Des Moines – à moins qu'Ora n'ait pas eu envie de s'installer là-bas. C'était des frères ennemis. Cette année-là, au Montana, Ora souffrit de rhumatisme, et il s'exposait pendant des heures au cuisant soleil de l'été pour chasser ses douleurs. Dans cette contrée sauvage du Montana, à peine peuplée, mes parents avaient pour voisins les Indiens, et, cet été-là, Ora se lia d'amitié avec le chef des Têtes-Plates, Tire-ta-traîne-de-plumes-par-delà-la-colline. Il l'invita à venir nous rendre visite et, dès le

lendemain, le chef attendait à la porte. Les deux hommes passèrent la journée ensemble. Le chef raffla sur la table tout ce qui n'avait pas été mangé : il était de tradition de rapporter aux femmes et aux enfants tout relief d'un bon repas.

(En 1974, j'ai lu quelque chose à propos d'une organisation créée par des Indiens en vue de mettre un terme à leur déchéance, et un de leurs chefs, originaire du Montana, s'appelait Tire-ta-traîne-de-plumes : un petit-fils ou arrière-petit-fils de l'ami de mon père ?)

À l'époque où mes parents s'installèrent à Big Fork, en 1896, le nord-ouest du pays se peuplait de vagues d'immigrants allemands et scandinaves. Il fallait conquérir la terre sur la nature sauvage, et, quand j'étais petite, on trouvait encore des forêts vierges, quoique, au temps de ma naissance, en 1908, l'industrie du bois fût déjà florissante. Les fermes que ces gens d'origine nordique bâtissaient ressemblaient aux constructions à pignons et peintes en blanc qu'ils avaient laissées au pays. On jugeait un fermier à son étable : si elle n'avait pas besoin de réparations, si elle était grande, bien entretenue et qu'il en faisait bon usage, et si ce fermier avait du foin en haut et des vaches en bas, il passait pour un bon fermier, quand bien même sa maison aurait eu besoin d'une couche de peinture et que le perron aurait été défoncé. Blé, pommes de terre et pommes constituaient le plus gros des cultures, et chaque fermier engraisait quelques cochons, ainsi que quelques vaches pour le beurre, le lait, le fromage et la viande.

Ces fermiers du nord de l'Europe avaient apporté leurs coutumes avec eux. Luthériens pour la plupart, ils construisirent leur petite église à clocher blanc près de notre maison. Derrière la bâtisse se dressait un long hangar où abriter les chevaux et les voitures qui amenaient les familles à l'église. L'influence de la Nouvelle-Angleterre était sensible dans

toute la ville : Kalispell recevait la visite du circuit Chau-tauqua, organisation culturelle ambulante qui venait passer quelques semaines d'été et revenait en hiver. Mes parents s'y inscrivirent et nous assistâmes ensemble à des conférences, des opéras, des lectures, des tours de chant – un étrange mélange de divertissements. La ville comptait également des églises protestantes et catholiques, des chorales, diverses fraternités et même une bibliothèque Carnegie. Non loin de Kalispell, un cimetière chinois aux monuments pointus s'emplissait, certains jours, d'offrandes de nourriture et de fleurs. Ce cimetière datait probablement de l'époque où des Chinois par milliers étaient venus en Amérique pour construire la ligne du Great Northern Railway, qui relia les deux côtes en 1896. Ces Chinois, dit-on, furent impitoyablement exploités, et ce cimetière rassemblait tous leurs morts.

Quand j'étais encore dans le ventre de ma mère, la construction de notre maison n'était pas finie, et Papa se hâta de terminer la cuisine pour ma naissance. Maman, la tante Dill (qui allait s'occuper de moi pendant quelques jours), le Dr Fisher et Papa se trouvaient dans la nouvelle cuisine lorsque j'y vis le jour. À cette occasion, on planta un châtaignier dans un coin, devant la maison. La rue était nouvelle, tout comme la ville, mis à part une portion de la Grand'Rue et la gare. Kalispell se situe près d'une rivière des montagnes Rocheuses, et se trouve toujours, me semble-t-il, sur la principale ligne de chemin de fer. Les grandes routes destinées à la circulation automobile n'étaient entièrement carrossables que depuis assez peu, et, pour les longs trajets, nous prenions le train. Kalispell était isolé, et les grandes personnes avaient la nostalgie de leurs anciens pénates – l'État de New York, l'Ohio et l'Iowa pour mes parents et grands-parents. Pour d'autres, c'était la Nouvelle-Angleterre, mais pour beaucoup, la Scandinavie ou l'Allemagne, et pour trois Chinois, la loin-



taine Chine – non vers l’est, mais l’ouest, de l’autre côté du Pacifique. D’Orient venait la quasi-totalité de nos bols, paniers, plateaux laqués, boîtes, et de mes poupées, surtout les petites auxquelles j’aimais coudre des vêtements. L’unique restaurant de la ville employait un cuisinier chinois, même si les menus se composaient de viande en sauce accompagnée de purée de pommes de terre et de légumes bouillis. La seule blanchisserie était tenue par un Chinois. Les Chinois étaient dispersés dans tout le nord-ouest du pays et se sentaient seuls, sans femme ni enfants.

La gare de chemin de fer était l’endroit le plus important de Kalispell. Les hommes qu’on trouvait aux abords de l’écurie de location (« ouvriers saisonniers » que les fermiers louaient en cas de besoin) se dirigeaient, à l’annonce d’un train, vers la gare où les chariots à bagages résonnaient bruyamment sur le quai en bois, et il y avait de temps à autre un boulot pour un de ces chômeurs, une malle à déplacer ou un chariot à charger. Le train entra en gare en sifflant, dans un nuage de vapeur et le crissement des roues. Tout ce qui arrivait à Kalispell venait par ce train.

Un jour, je l’ai emprunté avec Maman pour rendre visite à sa sœur à Spokane, loin de Kalispell. La nuit était tombée lorsque nous sommes arrivées à destination, et je me suis retrouvée dans une rue éclairée à l’électricité. Des illuminations ! Des signaux lumineux ! Un cochon qui saute en l’air et qui se colle un sifflet dans le groin... Je regardais, médusée, et j’aurais continué à regarder si ma tante n’était arrivée et si les grandes personnes ne s’étaient dirigées vers un tramway. Un tramway ! J’avais envie de me planter là et de contempler le spectacle, ébahie. Le tramway nous mena cahin-caha jusqu’à une maison emplie de cousins que je ne connaissais ni d’Ève ni d’Adam, une maison où flottaient des odeurs inhabituelles et où, me sembla-t-il, ne régnait aucune règle

de conduite. Des cousins inconnus me tiraient à hue et à dia. Ne pas être libre de contempler, de méditer ou de m'émerveiller de toutes ces choses nouvelles m'incommodait. Finalement, je me mis à pleurer et Maman dut écourter la visite. Nous avons repris le tramway et revu le cochon qui dansait parmi les lumières des rues. Le soir, nous avons dormi dans une voiture pullman, dans une confortable couchette qu'un porteur noir nous a préparée. Tout était calme, et les autres passagers avaient disparu quand, écartant nos rideaux, je vis le couloir transformé en un corridor vert sombre, ponctué de petites échelles permettant de grimper dans les couchettes supérieures. Les rideaux oscillaient au rythme du train, et une seule lampe brillait tout au bout, là où se tenait le porteur. Un petit hamac était accroché d'un bout à l'autre de notre fenêtre pour les vêtements, et, au coin de la couchette, il y avait une veilleuse que j'allumais et éteignais. Soulevant le rideau hermétiquement clos de la fenêtre, j'entrevis les montagnes en un éclair. Jamais je n'eusse imaginé, quand le train faisait chaque jour son entrée à Kalispell à grand renfort de coups de sifflet et de corne, qu'il abritait les rites enchantés d'une vie de service. Il suffit que j'y repense pour que mes paupières s'alourdissent déjà.

Alice au Pays des merveilles me paraissait non seulement une enfant d'origine étrangère, mais encombrée de trop de jupons et d'adultes envahissants. Je ne me sentais pas tellement différente d'elle, mais beaucoup plus libre. Dorothee du Pays d'Oz était plus proche de ce que je ressentais vis-à-vis de moi-même. Elle connaissait le Kansas comme moi le Montana, et des aventures lui arrivaient en dehors de sa pauvre mesure, entourée de puissants amis et compagnons, tout comme je me sentais protégée par Papa, Maman et trois frères aînés.